

## Prédication Esaïe 40 :1-11

François Dietz

Pour celles et ceux qui connaissent bien ou assez bien la Bible, la fin de ce passage d'Esaïe, avec l'image du berger qui prend soin de ses brebis résonne évidemment. Et ce n'est pas un hasard si la théologie chrétienne a pioché allègrement dans ce livre ô combien important les soubassements de la christologie. Mais je ne voudrais pas d'emblée prendre cette direction. En effet, Esaïe n'a pas été écrit en pensant aux générations à venir qui auraient à reconnaître en Jésus de Nazareth la figure de ce messie annoncé par Esaïe. Non, Esaïe a été écrit au temps de l'exil à Babylone, dans un temps de dévastation théologique et de dévastation tout court où toutes les fondations reçues des générations précédentes vacillaient. Yahvé, le Dieu Unique, celui à qui l'on rendait gloire dans son Temple à Jérusalem n'avait pas réussi à insuffler sa force aux Israélites et à empêcher les troupes de Nabuchodonosor de prendre Jérusalem, de détruire le Temple, de déporter l'élite du peuple juif à Babylone. Comment cela pouvait-il être compris ? Fallait-il se résoudre à croire que le Dieu Marduk que vénéraient les Babyloniens était un Dieu plus fort que Yahvé ? Quand surgissent des catastrophes de cette ampleur, la théologie est obligée elle-aussi de se poser des questions. La réponse fut simple à l'époque : si cela avait été rendu possible, ce n'est pas parce que Yahvé était potentiellement moins fort que Marduk, mais que cela avait été rendu possible pour punir les Israélites de leurs erreurs. Presque deux siècles plus tard, vous trouverez encore des croyants expliquant que les attentats du 11 septembre étaient eux-aussi la juste punition de Dieu envers un peuple qui n'était plus assez croyant. Et vous trouverez de nouveau de tels propos vis-à-vis du Covid 19... C'est inacceptable et contraire à ce que la plupart des grands textes bibliques enseignent, à savoir que Dieu est Amour.

Je reviens à ce texte d'Esaïe, écrit à la même date que le Psaume 85 qui était notre Louange tout-à-l'heure. Il y a de l'ironie dans ce texte dont peut-être nous ne comprenons pas toutes les subtilités. Et cela mérite une explication. Le peuple hébreu, captif, était réquisitionné pour des travaux forcés avec d'autres peuples eux-aussi défaits et captifs à Babylone. En quoi consistaient-ils ? A aplanir certaines routes, à les rendre le plus praticable possible pour pouvoir de temps en temps organiser hors de l'enceinte de Babylone de grandes processions où l'on sortait les idoles des dieux, et parmi elles la représentation du Dieu Marduk. Ainsi le peuple pouvait suivre facilement et sans surprise les processions. Les Juifs qui savaient lire entre les lignes recevaient ainsi un message d'espoir. Les Babyloniens vous exploitent ? Ils ne savent pas que cela est voulu par Dieu et qu'un jour ces routes aplanies seront la route du retour. Ils fanfaronnent, ils croient tenir leur heure de gloire, mais un jour ils seront eux-aussi défaits. Ecrits comme une prophétie ou juste après la capitulation de Babylone devant les troupes de Cyrus ? Peu importe ! Ils font partie de ces récits qui redonnent espoir, qui portent l'espérance en dépit de tout ce qui est constatable et qui ne va pas dans ce sens.

Ces voix nous décrivent un avenir prospère vers lequel Dieu avance avec solennité et s'investit avec puissance. Mais ce n'est qu'une vision ! Bien heureux celui ou celle dont la foi lui permet de voir ce qui reste encore caché à ceux qui ne croient pas.

Si cette vision est destinée à Israël en pleine débâcle, elle nous est destinée à nous aussi quand nous pensons à notre avenir. Peut-être que ces textes écrits en situation de crise nous titillent doublement, en ce temps de décembre 2020 où nous sommes de nouveau en situation de crise : sanitaire, écologique, de racisme, économique, et où Noël qui vient ne calme pas cette crise.

Au moment où ces choses se passent, rien ne permet à Israël d'envisager cet avenir prospère. L'exil a fermé à tout jamais les portes de l'espérance. La colère de Dieu semble s'être appesantie sur son peuple. La ville sainte a été investie, ses murs ont été sapés, ses notables exilés, sa noblesse assassinée, son roi martyrisé. La faute commise, justifiant un tel châtement reste inexplicée et demeure imprécise. C'est alors que la voix de Dieu change de ton : « le combat est terminé dit-elle, Jérusalem est graciée, elle a reçu de l'Éternel au double de ses péchés ». Qui peut dire mieux ?

Sans doute avons-nous là un texte de circonstance, comme le fut l'appel du général de Gaulle le 18 juin 1940. Les exilés ont besoin de relever la tête pour rester un peuple cohérent à l'heure de l'épreuve afin d'affronter le châtement qu'il a sans doute mérité. Mais de châtement, il n'y en a pas. Si des fautes ont été commises et ont provoqué le désastre, celui-ci n'est pas le fait de la volonté divine. Ce n'est pas Dieu,

contrairement à ce qu'ils croient qui a provoqué le désastre et l'épreuve subie n'est pas une punition divine.

On a bien souvent tendance à croire que le malheur que nous subissons aurait pour origine l'action de Dieu qui vengerait son honneur à la suite d'une faute commise contre lui, mais la voix qui raisonne à leurs oreilles par la bouche du prophète ne dit pas cela. Elle nous fait apparaître sous les traits d'un berger qui fait paître son troupeau, qui rassemble ses agneaux et les porte en son sein. Esaïe n'est pas le seul à se servir de cette image bucolique. Le psaume 23 puisera son inspiration à la même source : « le Seigneur est mon berger dira-t-il, je ne manquerai de rien » et plus tard Jésus reprendra cette même image dans l'Évangile de Jean où il se présente comme le berger qui ira jusqu'à donner sa vie pour que ses brebis aient la vie en abondance.

Mais si les brebis dont il est question ici sont en danger, sont-elles coupables d'une faute quelconque ? Il semble plutôt que ce soit leur nature qui les rende vulnérables à toutes sortes de prédateurs dont Dieu chercherait à les protéger. Elles n'auraient en aucune façon mérité les dangers qui les menacent.

Il n'empêche que subsiste chez beaucoup de personnes l'idée que leurs difficultés seraient la conséquence d'une faute commise qui serait punie par une sanction divine : et nous entendons bien souvent des phrases proches de celle-ci : « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela » ? Ainsi la Bible nous rend témoins de deux images différentes de Dieu qui cohabitent, bien qu'elles soient contradictoires. Quand l'épreuve nous atteint, sommes-nous coupables ou responsables ? Dieu nous punirait-il de fautes commises ou nous protégerait-il du mal que nous aurions attiré sur nous par notre négligence ? Bien souvent, nous nous sentons coupables des événements qui nous arrivent alors que nous n'en sommes peut-être que responsables. Et pas toujours !

Nous vivons souvent comme si Dieu faisait le recensement de nos actions et les classait en catégories différentes, qu'elles soient, bonnes, acceptables ou mauvaises et agirait par rapport à nous en fonction de ce classement. Ce serait le salut pour les œuvres bonnes et le châtement à des degrés différents pour les autres. La Réforme nous a appris à voir les choses autrement.

Elle nous a appris que Dieu n'est nullement responsable du mauvais sort qui nous arrive. Si je sors sans me couvrir et que j'attrape un rhume, je subis mon mauvais sort sans pour autant être puni par Dieu pour ma négligence. C'est cet aspect des choses que la Bible semble avoir retenu plutôt que l'autre. C'est la situation que propose Jésus dans la parabole de la brebis égarée.

Pourquoi s'est-elle égarée ? Nul ne le sait, mais on peut supposer qu'elle a trouvé de l'herbe plus tendre à l'écart du troupeau et que poussée par la gourmandise, elle s'est séparée des autres, puis s'est perdue. Le berger court alors le risque de laisser les autres dans le désert pour voler au secours de la négligente et la prendre en charge. C'est en faveur de ce Dieu qui se tient à côté de ceux qui sont en danger que plaide Jésus et c'est ce rôle qu'il demande qu'on lui attribue quand on l'élève au rang de Dieu et qu'on en fait son fils.

L'image de ce Dieu bienveillant traverse toute les Écritures. Elle s'oppose à cette autre image du Dieu de justice que nous avons tendance à adopter comme la seule possible. C'est la voix de celui qui crie dans le désert et qui est répétée chaque fois que la détresse s'empare de nous. Elle est proclamée ici par Esaïe, plus tard elle le sera par Jean baptiste. Elle retentit au fond de notre cœur, elle frappe nos sens et nous interpelle afin que nous fassions les bons choix et que nous discernions la compassion qu'elle nous apporte et non la culpabilité à cause des erreurs commises.

Dieu est donc celui qui nous accompagne dans les difficultés de la vie, mais s'il est notre compagnon de route, il n'est pas pour autant le Dieu qui transforme les choses à notre avantage. La vie avec Dieu, c'est pour moi un compagnonnage discret avec lui. Ce compagnonnage nous responsabilise dans nos actions et nous aide à découvrir toutes les voies possibles où Dieu oriente nos pas.

Que ce temps de l'Avent nous ouvre à ce compagnonnage ! Amen !